

parcourent de nouveau les grandes allées des Tuileries, et l'horloge du château venant à sonner quatre heures, ils se rendent chez la Comtesse où se trouvoient déjà réunies les personnes les plus distinguées, soit par le mérite, soit par la naissance.

La Comtesse fait placer auprès d'elle, à table, le vénérable président du caveau, qu'elle comble de soins et de prévenances.

“C'est mon plus ancien chevalier, dit-elle en souriant, et l'un de mes meilleurs amis.—Comment pouvez-vous les distinguer dans un si grand nombre?” lui répond le vieillard en lui baisant la main avec un reste de chaleur, et cette aimable galanterie du bon vieux temps. Le repas est aussi gai que somptueux.

Arrive le dessert : chacun porte les yeux sur ceux des littérateurs qu'on suppose devoir chanter la comtesse. L'un commence et lui adresse des vers qui, la comparant à cette bonne et bien-faisante *Geoffrin*, dont elle suit les traces, lui donne l'assurance de vivre ainsi qu'elle, dans le souvenir de tous les amis des lettres ; un autre, empruntant des couleurs plus antiques, et voulant chatouiller plus vivement encore la vanité de la comtesse, voit en elle cette *Ninon*, dont le temps ne pouvoit faner les charmes, et qui réunissoit autour d'elle tout ce qui formoit la splendeur du siècle de Louis XIV. Enfin, le jeune confrère de Laujon, tirant de son sein l'écrit qu'il avoit tracé furtivement et qu'il n'avoit pu corriger qu'à la hâte, chante avec assurance, et comme étant son propre ouvrage, la chanson de ce dernier : elle produit sur tous les auditeurs un effet inexprimable. “C'est charmant ! c'est divin !” s'écrie-t-on de toutes parts : on ne pouvoit peindre la comtesse avec plus de grâce et de vérité ; “c'est un coup de maître, et le bon Laujon lui-même ne désavoueroit pas ces couplets délicieux.”

Laujon, stupéfait d'étonnement, et jouissant en secret de son triomphe, ne peut concevoir comment cette chanson, qu'il a écrite au crayon en la composant dans le jardin des Tuileries, se trouve entre les mains de son jeune émule ; ce qui surtout le confond, c'est d'entendre celui-ci recevoir les félicitations de tous les convives comme un auteur heureux et triomphant.

“Sans doute, se dit Laujon, le papier sur lequel j'ai tracé mes couplets, sera tombé de ma poche, et mon jeune homme s'en est emparé.....” Mais qu'on juge de sa surprise, lorsque se fouillant, il trouve ce même papier sur lequel est écrite en en-